

« L'Art nouveau de faire les comédies »

Dennis O'Sullivan

Number 69, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29195ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

O'Sullivan, D. (1993). Review of [« L'Art nouveau de faire les comédies »]. *Jeu*, (69), 190–192.

soit 5 actes de 20 min, durée exacte de la combustion des bougies).

Le texte, entièrement manuscrit avec une calligraphie claire et méticuleuse, soutenue par des moyens rudimentaires — pointe fine, stylo de feutre, soulignés, caractères de différentes grosseurs, majuscules... —, se coule entre les dessins (très ressemblants) de comédiens, d'auteurs ou de metteurs en scène, de dispositifs scéniques, de lieux théâtraux, et adopte parfois un style télégraphique. Bien rédigé, presque sans coquilles, il se lit avec aisance malgré les innombrables parenthèses, notes et contre-notes, même si j'ai personnellement trouvé un peu intempestifs les points d'exclamation, dictés sans doute à l'auteur par son enthousiasme. Aussi est-ce uniquement à titre d'information bien amicale et en toute humilité que je lui ferai deux ou trois remarques, si tant est qu'il veuille rééditer son livre. Le nom de Genet ne prend jamais d'accent circonflexe dans les éditions de ses œuvres; *les Oresties* d'Eschyle mises en scène par Luca Ronconi ont été présentées au Théâtre des Nations en 1970 et non en 1972; enfin, les pièces de Shakespeare ont été connues en Pologne bien avant *les Joyeuses Commères* en 1782, puisque du vivant de l'auteur, des troupes anglaises se sont produites en tournée à Gdansk (et non seulement en Allemagne-Autriche, en Hollande et au Danemark, comme il est écrit à la page 129 dans le tableau «Shakespeare dans le monde»). Ces troupes ont même construit là un théâtre identique au Globe de Londres, que des Polonais cherchent à reconstruire aujourd'hui.

Ah oui : en France, le merveilleux ouvrage d'André Degaine ne coûte que 180 francs!

Michel Vaïs

«L'Art nouveau de faire les comédies»

Ouvrage de Lope de Vega, traduction de Jean-Jacques Préau, préface de José Luis Colomer, Paris, les Belles Lettres, coll. «Le Corps éloquent», 1992, 105 p.

Anciens et Modernes en Espagne

Si nous connaissons Lope de Vega (1562-1635) comme le grand auteur du Siècle d'or de la comédie espagnole, si l'on ne peut être qu'ébahi devant son incroyable prolificité — plus de 1 500 comédies, dont 425 nous sont parvenues —, ce qu'on sait moins, c'est à quel point il fut contesté par les critiques de son temps. Car, malgré une très grande popularité auprès du public, Lope de Vega fut accusé d'hérésie pour avoir dérogé aux préceptes de la poétique aristotélicienne, et il fut sommé de s'expliquer devant l'Académie de Madrid.

C'est donc en 1609, avec déjà 483 pièces à son actif, que Lope de Vega comparait devant l'Académie pour y lire son *Art nouveau de faire les comédies*.

Ce bref traité fut longtemps considéré comme étant une pauvre palinodie. Mais une interprétation moderne du texte a permis de déceler l'ironie qui s'y profile. Ainsi Lope de Vega, loin de désavouer son œuvre, la défend admirablement tout en se moquant des scolastes d'Aristote et des tenants d'un classicisme rigoureux. Il s'agit en quelque sorte d'une version



hispanique de la Querelle des Anciens et des Modernes.

Le texte, formé de strophes en vers blancs, composées d'hendécasyllabes, avec seulement les deux derniers vers qui riment, expose succinctement les principes que Lope de Vega suivait en créant ses pièces.

D'emblée l'auteur concède qu'il est coupable d'avoir écrit de mauvaises pièces :

Car ce qui nuit ici pour ma part,
C'est de les [les comédies] avoir composées
sans art. (p. 72)

Mais il s'explique et se justifie :

[...] Celui qui aujourd'hui les écrit selon
l'art,
meurt sans lauriers ni gloire [...]
[...]
[...] Quand il me faut écrire une comédie,
j'enferme les préceptes à six tours de clés
[...]
et j'écris selon l'art qu'ont voulu inventer
ceux qui prétendraient aux bravos du
commun. (p. 72-73)

Le principal pour Lope de Vega est de plaire au public, non de se conformer à des règles, selon lui, désuètes :

Je pense quant à moi, puisqu'il s'agit de
plaire
qu'est juste tout effort qui parvient à le faire.
(p. 82)

Après ce mea-culpa affecté, Lope de Vega discourt sur les origines de la tragédie et de la comédie. Malgré tout, il n'est pas si loin d'Aristote que ses accusateurs voudraient le faire croire. Le but de la comédie, dit-il, c'est l'imitation des actions des hommes et la peinture des mœurs du siècle (p. 74). L'objet de l'imitation est légèrement dé-

placé depuis Aristote, mais il s'agit toujours essentiellement de mimésis, le fondement de la théorie esthétique aristotélicienne.

Lope de Vega conclut cette discussion sur la tragédie et la comédie antiques en soulignant comment son théâtre en diffère :

Si vous voulez de l'art, je vous prie, grands
esprits,
de lire le très docte Robortello¹
[...]
Si vous demandez un avis sur les œuvres
qui font fureur aujourd'hui [...]
[...]
je vous dirai le mien [...] (p. 78-79)

L'auteur poursuit donc en prônant d'abord, et cela au contraire des auteurs classiques, des pièces où personnages de rangs divers puissent se retrouver. Mêler le tragique et le comique donne, dit-il, une «variété qui enchante plus que tout» (p. 81).

Tout en reconnaissant le bien-fondé de l'unité d'action, Lope de Vega trouve inutile les unités de temps et de lieu. Il suggère des pièces en trois actes, où chaque acte ne dure qu'une journée, mais de longs intervalles peuvent séparer chacun des actes. L'action doit se développer tout au long des trois actes, et la résolution de l'intrigue ne doit arriver qu'à la toute fin :

Car dès que le commun sait la fin de la
pièce,
il regarde la porte et veut tourner le dos
à ce que, trois longues heures, il n'a cessé
d'attendre :
au delà de la fin, il n'a plus rien à prendre.
(p. 84)

1. Francesco Robortello (1516-1567). Humaniste italien, auteur d'un célèbre commentaire de *la Poétique* d'Aristote.

Pour ce qui est du style, Lope de Vega suggère un langage adapté à la condition des personnages et qui s'inspire de la langue parlée. Il faut obéir aux lois de la vraisemblance et ne pas faire faire ou faire dire aux personnages des choses illogiques, ou qui ne cadrent pas avec leur caractère.

Au sujet des éléments scénographiques, le texte demeure avare. On sait que ce théâtre reposait sur des conventions rigoureuses où costumes et décors n'avaient pas beaucoup d'importance. L'élément principal de ce théâtre était le texte, et on sait avec quel art Lope de Vega réussissait à décrire les lieux où l'action se déroulait. Une remarque souligne l'importance que l'auteur attribuait au texte :

Que le théâtre reste le moins possible sans personne qui parle [...] (p. 84)

En conclusion, Lope de Vega s'en remet, sur un ton ironique, à son public :

[...] je soutiens ce que j'ai écrit et je sais qu'autres elles [les comédies] eussent été meilleures, mais elles n'auraient pas eu la même faveur, car parfois ce qui va à l'encontre du juste, pour cette raison même est ce qui plaît le plus. (p. 91)

Cette œuvre du célèbre dramaturge espagnol fait partie de la collection «le Corps éloquent», qui cherche à présenter à «un public plus large que celui des spécialistes» des écrits peu connus qui «montrent comment l'idée s'incarne [...] et inversement comment les formes concrètes produisent le sens». La présentation se doit d'être particulièrement soignée. Aborder des textes qui datent de l'Antiquité ou même des XV^e, XVI^e ou XVII^e siècles demande une préparation particulière, car les mots dérivent, les sens s'érodent et se transforment.

Dans ce cas-ci, la préface de José Luis Colomer nous prépare admirablement bien. Après quelques notes biographiques et un portrait psychologique succinct de Lope de Vega, Colomer décrit le théâtre espagnol du XVII^e siècle. Il parle autant des auteurs que du style, autant des conventions que des conditions de représentation. Mais c'est surtout la polémique qui entoure le texte de Lope de Vega qu'il explique et met en contexte.

Cet Art nouveau de faire les comédies est donc un petit livre fort intéressant, mais qui risque de plaire plus aux universitaires et à ceux qui s'intéressent à la littérature hispanique qu'aux praticiens de théâtre.

Dennis O'Sullivan